

ékoot

# Jon Savage.

## ANARCHY IN THE UK

**A**ncien journaliste du Melody Maker mais surtout du légendaire fanzine punk London's Outrage, Jon Savage accouche avec *England's Dreaming* du plus trépidant témoignage sur la naissance, la vie et l'agonie du punk, aux côtés des Sex Pistols, depuis l'intérieur du mouvement.

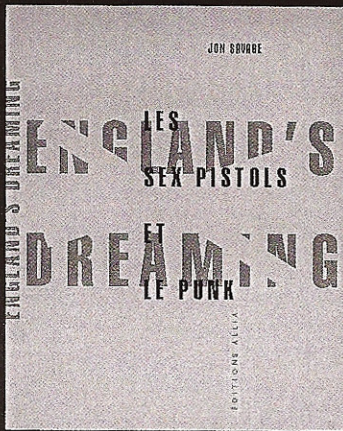
**Votre situation personnelle quand tout cela a commencé ?** Je suis né à Londres au milieu des années 50. Les Beatles ont explosé quand j'avais dix ans, et depuis cette époque, j'ai toujours été un avide consommateur de pop music. Mon introduction à la pop, ça a donc été ça : les Beatles, les Stones, les Kinks, en 1963/64. C'était la seule chose pour rêver dans ma banlieue d'origine, où il n'y avait absolument rien à faire, comme dans toutes les banlieues du monde. Le souvenir que je garde de tout ça, c'est ces mecs aux cheveux jusqu'aux épaules, qui ressemblaient à des filles, et ce boucan incroyablement violent, distordu, qu'on peut considérer aujourd'hui comme un des premiers disques heavy. Au début des seventies, j'ai commencé à me pencher sur des groupes américains comme le Velvet, Love, les premiers Zappa, Dylan... En 1971 j'avais dix huit ans, j'avais envie de trucs plus durs, comme Alice Cooper, un des premiers trucs à nouveau un peu sulfureux et instinctif après la vague country-rock un peu intello de la fin sixties, mais c'était difficile à trouver : les Flamin' Groovies, le MC5 ou les compil Nuggets de Lenny Kaye, tous ces groupes influencés par le Yardbirds, les Who. Quand j'ai dû trouver un job, après avoir quitté la fac, en 1975, c'était la récession en Angleterre, les sixties étaient finies et la pop music n'avait pas tenu ses promesses : tout ce qu'on entendait, c'était ces tonnes de soupe post-hippie. J'attendais quelque chose comme le punk, qui était annoncé par des gens comme Patti Smith ou les Ramones. Ce qui doit être difficile à réaliser pour vous, c'est que leur premier album, même s'il sonne aujourd'hui comme quelque chose de normal, était à l'époque si brutal, si rapide ! Les gens qui les voyaient pour la première fois s'accrochaient à leur siège comme s'ils étaient dans un avion au

démarrage. De plus, j'étais gay et c'était encore plus difficile à l'époque : disons que j'avais pas mal de problèmes personnels. C'est dans ces moments-là qu'on fait des choses intéressantes. **Etiez-vous conscient de faire partie de cette vague de teenagers qui voulaient autre chose ?** Figurez vous que pas du tout. Je n'ai pas réalisé ce genre de choses avant d'aller voir des concerts de punk. C'était génial : retrouver en nombre tous ces gens un peu hors norme, qui avaient écouté ces disques seuls dans leur chambre, ne plus être isolés. C'est ça, l'histoire du punk. Soudain on se rendait compte qu'on ne voulait rien avoir à faire avec la norme, qu'on voulait écouter des disques bizarres. Moi j'étais parfaitement prêt pour cette explosion punk, c'était cool de pouvoir mettre les doigts dans la prise. Cette énergie a fait que j'ai tout plaqué pour écrire : j'ai eu du bol de pouvoir transformer ma frustration en créativité. **Comment expliquez-vous le lien permanent, dans le punk, entre politique et esthétique**

? Ce que j'aime dans le punk, c'est que c'est un package complet, toujours influencé par Valérie Solanas, Guy Debord et les événements de Mai 68. Ça a même parfois mené à des trucs débiles, de la provoc à tout prix, comme l'utilisation polémique de la svastika : ça rendait le punk à la fois attirant et repoussant, plein de contradictions, donc de créativité. J'adorais les Clash mais j'ai été plus marqué par mes premiers concerts des Sex Pistols en 1976, à la télé. Ils m'ont tout de suite fait penser à une version londonienne de la Factory de Warhol, avec leur producteur Malcolm Mac Laren

## CE QUI EST SORTI DE PLUS COHÉRENT DU PUNK C'EST CETTE IDÉE DU "DO IT YOURSELF"

dans le rôle de Warhol. En tant que fan du Velvet je voulais faire partie de cette Factory. Les Clash voulaient qu'on les aime, alors que les Pistols n'en avaient absolument rien à foutre. C'est pour ça qu'ils étaient si puissants, si absolus. Pose ou sincérité, impossible à dire, mais musicalement, ils étaient incroyables, et le reste n'avait aucune importance. Tu peux être malhonnête, mentir, trahir la cause, rien n'a d'importance si la musique suit. Je me foutais qu'ils mentent : c'étaient leurs contradictions qui faisaient leur intérêt. **Les heures de gloire, les tragédies du punk ?** La tragédie ? Quand le punk est devenu ennuyeux, quand il a été assimilé, et que des gens comme les Jam ou les Stranglers sont arrivés, quand cela a arrêté d'être une course à la nouveauté, voire un retour en arrière. Le mieux dans le punk, c'était de voir les groupes en concert, surtout en 1977, quand j'écrivais des papiers sur tous ces nouveaux disques géniaux : je pouvais faire découvrir les groupes que j'aimais comme X-Ray Spex, Siouxsie and the Banshees, Devo, Pere Ubu, Subway Sect, les Slits... **Est-ce que c'était une sorte de revanche pour vous de pouvoir enfin s'exprimer ?** Bien sûr, mais comme j'avais conscience de ce rôle, je n'avais pas envie de raconter des conneries comme : « les Svastika c'est cool », « tuez des gens » ou « prenez de l'héro »... parce que c'était stupide et que je ne voulais pas avoir ça sur la conscience. Je travaillais dans un cabinet d'avocats, alors j'avais du mal à assurer pendant la journée après avoir pris du speed toute la nuit, je n'arrivais plus à parler et le pire c'est qu'à certains moments, je ne comprenais même plus ce que racontaient les gens de mon bureau. Je me suis senti tellement étranger tout à coup, qu'il m'a semblé nécessaire de déguerpir. **Tous ces gens différents s'impliquant corps et âmes pendant quelques mois dans un tel mouvement, qu'est-ce que c'était pour vous ?** Un rêve ! Pendant toute cette période, on avait l'impression de pouvoir faire changer les choses. Mais c'est vrai qu'avec du recul, on se dit que c'était un peu naïf de penser ça... Il y a un vrai lien entre 1968 à Paris et 1977 en Angleterre : tout à coup, les gens ont eu l'impression qu'ils pouvaient faire changer les choses : dans les deux cas, les gens avaient un sentiment de puissance et de liberté assez fantastique, mais ça n'était que des illusions. Le point commun, également, est que ça n'a duré que quelques mois. **Pourquoi tous les styles nés depuis font référence au punk ? Est-ce que le hip hop est punk ? Et la techno ?** Musicalement, tout ça n'a rien à voir avec le punk. Mais si c'est une attitude, un aspect de la culture et de l'adolescence, on peut l'appliquer à tout. Idéologiquement, ce qui est sorti de plus cohérent du punk c'est cette idée de « Do It Yourself ». C'est pour ça que malgré tout j'aime toujours autant l'industrie musicale : par rapport au cinéma, par exemple, un mec tout seul peut se retrouver en haut des charts après avoir fait un disque sans moyens, dans sa chambre. On peut toujours être surpris par un disque. La dernière fois, pour moi



c'était avec du R&B : « What about Me ? » de Brandy. Au début, j'ai pensé " qu'est-ce que c'est que cette soupe ? " et en fait j'adore, c'est très novateur. **Comment le punk, qui au départ était un mouvement ambitieux, avant-gardiste, lié à la mode, est-il aujourd'hui devenu une caricature ?** A la naissance du punk, la grande baston, c'était entre punks et teddy boys, un mouvement né pendant les fifties. Les punks les traitaient de réacs, et c'était vrai. Aujourd'hui, le problème est exactement le même avec les punks : ils regardent en arrière, et c'est très vite devenu le cas. Depuis 1978, tout simplement, dès que sont apparus les premiers disques « post punk », souvent plein de synthés préhistoriques, comme Devo, David Bowie, Pere Ubu etc. Le punk était déjà devenu rétro, parce que les Jam se contentaient de copier les Who sans rien ajouter, c'est pourquoi je les hais tant. Paul Weller est juste un jouet en plastique. **Les jouets en plastique, il faut les remplacer, c'est ça la société de consommation. A propos, que pensez-vous des récentes luttes anti-mondialisation et anti-capitalistes ? Est-ce qu'on peut parler de version contemporaine du punk ?** Il y a des exemples très intéressants de ce genre d'état d'esprit, comme Nirvana, par exemple. Kurt Cobain était très critique vis-à-vis de la société US, tout en étant partie prenante de ce grand cirque. C'est une des contradictions majeures sur lesquelles Nirvana ou le punk se sont fondés. Comment renverser le capitalisme quand tu en es un rouage ? Un des trucs que j'ai préféré dans le punk, c'était le côté anti-médias, et pourtant j'ai travaillé dans les médias mainstream pendant 25 ans. Je détestais la plupart de la presse et de la télé, mais je préparais quand même des programmes pour la BBC. Ainsi, je me salissais les mains dans les médias, délibérément : pour essayer d'en faire quelque chose de moins dégoûtant. Mais aujourd'hui, tout ça c'est fini pour moi, j'habite loin de Londres et je me consacre à la littérature. **Un mot sur Malcolm Mc Laren ?** Au début du livre, j'en parle beaucoup, parce que c'est le catalyseur de cette histoire. En Angleterre, on m'a reproché de l'avoir un peu épargné, mais bien que le livre commence par beaucoup de fascination envers lui, il finit par pas mal de critiques. J'en suis là aujourd'hui avec lui, la dernière fois qu'on s'est croisés, il y a trois ans, on était juste... polis. D'ailleurs, je ne vois quasiment plus personne de cette époque. En astrologie chinoise, je suis un serpent, et les serpents perdent leur peau. Moi, le livre m'a aidé à perdre cette peau. Mais même si je ne suis plus punk ça reste quand même ma formation.

Livre : "England's Dreaming", aux Editions Allia, 688 pages, 30 Euros.  
Interview par Seb Pruvost & Guillaume le Goff.  
Photo de Vincent Sanaier.